

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE  
le MARDI et le VENDREDI.  
Abonnement pour l'année,  
fruits de poste non compris... CL. 0 0

# Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Corres-  
pondances, etc., doivent être adressées  
au Rédacteur-en-Chef, franc de  
port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 3 DECEMBRE 1850.

No. 29.

## MANÈMENT

DE

### MGR. L'ÉVÊQUE DE BYTOWN,

DONNÉ A L'OCCASION DE SON RETOUR DE ROME.

Jos : Eugène, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint Siège Apostolique, Evêque de Bytown, etc., etc., etc.

Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction.

Au retour du long voyage que le seul amour de votre bien spirituel nous avait fait entreprendre, c'est pour nous, N. T. C. F., un devoir et un bonheur de vous faire part des impressions que nous ont fait éprouver les œuvres admirables du catholicisme qu'il nous a été donné de contempler, afin que votre foi soit ranimée et fortifiée, en considérant ce qu'elle peut produire.

A peine avions-nous touché cette terre d'Angleterre que l'industrie de ses habitants, le génie politique et libéral de son gouvernement rend si glorieux parmi les peuples de l'Europe, que le catholicisme nous a montré tout ce que peut une religion soutenue par la main de Dieu, lors même qu'elle a eu pour ennemis les puissances de la terre. Il y a quelques années que des hommes illustres par leur savoir et une réputation sans tache voulurent trouver dans les profondeurs de la science des armes pour combattre la religion de la Sainte Eglise de Rome; mais comme la bonne foi guidait leur intelligence, la science leur apprit que seule elle possédait la vérité, que c'était la religion de tous les siècles; ils abjurèrent le protestantisme qu'ils avaient professé jusqu'alors; maintenant devenus frères catholiques, ils combattent, avec toute la puissance que donne la conviction unie à des talents supérieurs, les erreurs qu'ils ont longtemps professées. Hier encore tout catholique était frappé par une loi d'atrocité, aujourd'hui de nombreux enfants de l'héroïque Irlande, portant toujours avec assurance sur leur front le beau nom de catholique, viennent sur son sol se mêler avec ces nouveaux convertis, qui n'ambitionnent d'autre gloire que celle d'obéir aux lois de l'Eglise et de multiplier le nombre de ses adhérents.

Naguère les chrétiens soumis au vicar de J.-C. ne pouvaient prier qu'en secret ou dans de nouvelles catacombes. De nos jours, des Eglises s'élevèrent de toutes parts, dignes bientôt d'être comparées à ces magnifiques basiliques que nos pères avaient construites à la gloire de Dieu, lorsque le génie de la foi inspirait l'architecte, et semblait appeler un clergé pour y offrir le véritable sacrifice et de nombreux fidèles pour y adorer J.-C. caché sous les voiles eucharistiques.

Dans ce royaume où le prêtre a été persécuté pendant plus d'un siècle, voilà qu'à la voix du S. P. la hiérarchie de l'Eglise s'y déploie dans toute sa splendeur; elle ne vient point réclamer l'or, les honneurs, la puissance qu'elle possédait autrefois et qui, hélas! l'avaient peut-être perdue; mais elle se présente pour ramener les enfants qui s'étaient séparés d'elle, éclairer les consciences agitées par le doute et verser sur tous les trésors de cette charité qu'elle puise dans le cœur de J.-C. Je suis qu'une certaine classe de personnes s'est émue en voyant cet acte tout spirituel que le Pontife Romain a cru devoir accomplir; dominée

par les préjugés, elle jette des cris d'alarmes et semble réclamer une lutte. Pourquoi la craignons-nous? Des clameurs passionnées et intéressées ne pourront qu'éclaircir d'avantage un peuple réfléchi et intelligent, et l'homme qui descend dans l'arène, fort de sa foi, tenant la croix dans ses mains, ayant le nom de J.-C. sur les lèvres, redoute peu ces athlètes égarés sous le poids des richesses, vivant parmi les jouissances qu'elles procurent et dont les préoccupations de famille paralysent le courage. Le catholique accepte sans crainte le combat qu'il ne provoque jamais parce qu'il a la conscience de sa force.

Que vous dirons-nous de la France, notre première patrie, et si admirablement désignée sous le nom de fille aînée de l'Eglise? Dans quelque sens qu'elle s'agite, son plus beau titre de gloire est celui d'être catholique. De nos jours l'homme observateur s'aperçoit que les fausses illusions tombent, les systèmes dangereux s'effacent et les erreurs modernes de doctrine disparaissent, que tout tombe autour de lui; mais au milieu de ces ruines, la religion catholique seule reste debout, rayonnante d'un nouvel éclat. Le soldat français toujours illustre par sa bravoure, redevient croyant; l'enceinte législative retentit de discours éloquents en faveur de la foi, les hommes du pouvoir se font gloire de paraître chrétiens, et la dernière révolution, qui semblait devoir compromettre l'existence de la religion, lui a donné des franchises et un lustre nouveau; mais c'est surtout de Rome que nous voudrions pouvoir vous entretenir longuement, parce que cette cité est chère à tout cœur catholique, et que son seul nom suffit pour rappeler à notre esprit les souvenirs les plus touchants de la religion. Ailleurs on trouve quelques monuments dignes des arts qui les ont produits, ici, grâce aux soins intelligents des SS. Pontifes, tout ce que peut enfanter le génie de l'homme s'y trouve réuni. Dans d'autres contrées, on rencontre des sanctuaires, des objets qui respirent la piété ou qui raniment la foi; mais on les trouve épars dans plusieurs royaumes, tandis qu'ils se trouvent concentrés dans la ville éternelle. Plusieurs lieux s'enorgueillissent à juste titre des chefs-d'œuvre d'architecture; mais quel monument peut être comparé à l'Eglise de St. Pierre! ce prodige de richesse et de grandeur, qui est une merveille, dans une ville peuplée de merveilles, élevée pour couvrir la tombe d'un pauvre pêcheur de Galilée. Vous nous étiez présent dans tous ces lieux, N. T. C. F., nous vous y portions un esprit avec la tendresse d'une mère. Nous prions au tombeau des SS. Apôtres, pour que votre foi demeure inébranlable. Dans les catacombes nous demandions que vous eussiez la force de mépriser ce monde que les martyrs ont fonlé à leurs pieds. Dans les Eglises diverses où chaque jour nous allons offrir le St. Sacrifice, nous implorons le secours des Saints dont les corps y reposent, afin que la haut du ciel ils vous assistent. A St. Marie Majeure, la reine des Eglises dédiées à la Ste. Vierge, et dont le lambris est couvert du premier or importé du continent américain, nous prions Marie de faire tomber sur vous ses bénédictions, comme nous les avions vu descendre sur la place St. Pierre lorsque le S. Pontife étendit ses mains sur 20,000 personnes, et bénit en même temps les fidèles répandus sur toute la terre.

Nous vous avons placés aussi aux pieds du Pape avec une joie inexprimable. Lorsqu'il nous a été donné de voir ce Pontife que les épreuves ont rendu à nos yeux encore plus vénérable, d'approcher cette intelligence si élevée, nous avons pu connaître ce noble cœur si plein de charité, et nous nous sommes deman-

dé comment il avait pu devenir l'objet des outrages de la part de ses enfants; mais c'était les fils dénaturés que le génie du mal avait pervertis. Excités par les sociétés secrètes et voyant leur nombre augmenté par l'arrivée d'hommes professant leurs principes qui, de plusieurs parties de l'Europe, s'étaient abattus sur Rome comme sur une proie, on les a vus arracher le pouvoir temporel des mains du Souverain-Pontife qui ne sait que bénir et pardonner. Leur œuvre a été d'épuiser le trésor des domaines de l'Eglise, de jeter au public un papier sans valeur pour couvrir leurs spoliations, de vendre des tableaux de prix et des médailles antiques, de donner l'ordre odieux de résister aux armées françaises, au moment même où toute espérance était perdue pour eux, voulant par là attirer le fer destructeur sur ces monuments que les troupes françaises épargnaient plus que leur sang.

Tels sont les exploits de ces hommes que l'oubli et un profond mépris couvrent aujourd'hui. Nous les avions entendus exalter; mais lorsque nous nous sommes trouvés sur les lieux où ils ont exercé leur puissance tyrannique, nous avons été saisi d'horreur. Leur passage au pouvoir n'a amené que des ruines, et si leur domination avait duré quelques mois de plus, leur règne eût retracé le tableau que les nations barbares laissent après le sac d'une ville. Détournons nos pensées, N. T. C. F., de ces hommes pervers pour les reporter sur celui qui a été leur victime, sur l'immortel Pie IX. Ah! si du moins nous pouvions nourrir dans nos cœurs l'assurance que ces jours où le mal a prévalu sont passés! mais hélas! nous vivons à une époque fertile en orages, et l'avenir est loin de nous rassurer. Nous savons que Dieu frappe souvent le pasteur pour épargner le troupeau et sa main s'appesantit d'autant plus que la victime est plus capable d'apprécier sa colère. Or, rarement on a vu une âme plus pure et un cœur plus généreux que celui du grand Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise: ses ennemis les plus acharnés ont écrit en vain sa vie, ils n'y ont trouvé aucune tache.

Que devons nous donc faire, N. T. C. F.? c'est de ranimer notre foi que tant de prodiges rendent encore plus éclatante; de demander au Seigneur, comme le Prophète Daniel, que les jours d'épreuve soient abrégés, et qu'il daigne fortifier le cœur du S. Pontife, dans les tribulations qu'il pourra éprouver. A vous souvent son souvenir présent dans notre esprit, il m'a promis de ne jamais vous oublier et nous donnons un gage précieux de sa tendresse. C'est à vous comme à nous-même qu'il le livrait, vous qu'il connaissait par notre bouche, vous dont il louait la générosité qui vous a fait entreprendre et exécuter tant d'œuvres utiles à la religion, vous enfin qu'il bénissait avec nous et qu'il nous a recommandés de bénir en son nom, à notre retour en Canada.

Pour remercier Dieu des grâces qui nous ont été accordées durant notre voyage, nous ordonnons qu'un Te Deum soit chanté dans notre Eglise Cathédrale, et dans toutes les Eglises et Chapelles de notre Diocèse.

Le présent Mandement sera lu dans toutes les Paroisses et Missions, à la Messe de Paroisse, le dimanche après sa réception.

Donné à l'Evêché de Bytown, sous notre sceau, le seau de nos armes et contre-sceau de notre Secrétaire, le vingt-trois novembre, de l'année mil huit cent cinquante.

P. F. S. Jos. Eugène Evêque de Bytown.  
Par Monseigneur,  
D. DANDURAND, PPRE.  
Secrétaire.

### MGR. HUGHES ET LES ECOLES MIXTES

[Mgr l'archevêque de New-York, comme nous l'avons annoncé, s'est embarqué pour l'Europe sur un des derniers steamers. Avant de laisser sa ville épiscopale, Sa Grâce a adressé à ses diocésains une lettre pastorale dont nous aimons à citer le passage qui suit. Cet extrait fera voir combien l'Eglise des Etats-Unis, instruite par sa propre expérience, repousse de toutes ses forces ces systèmes d'écoles où on prétend n'enseigner aux enfants qu'un christianisme général. Que les sectes protestantes consentent à l'établissement de telles écoles, c'est explicable; leurs divisions peuvent peut-être rendre difficile le fonctionnement d'un système plus chrétien. Mais l'unité de foi des Catholiques leur permet de repousser comme il le mérite, un système qui a pour résultat pratique de conduire les jeunes générations à l'indifférentisme religieux. Voici comme s'exprime le savant Archevêque.]

"Il n'est peut-être pas hors de propos de vous recommander fortement la nécessité de pourvoir à l'éducation primaire de vos enfants d'une manière conforme aux principes de notre sainte religion. Je pense que le temps est presque venu où il sera nécessaire de bâtir d'abord la maison d'école, et ensuite l'Eglise. Nos Conciliotiens ont adopté un système d'éducation d'où, je le crains, résulteront des conséquences contraires, en grande partie, à celles qu'ils en attendent. Ils ont entrepris de faire divorcer avec la religion, sous prétexte de bannir tout esprit de secte de l'éducation et de l'enseignement élémentaire. Il y a des gens qui semblent appréhender quelque grand malheur pour l'Etat, si les enfants trouvent dans nos écoles publiques l'occasion d'apprendre, simultanément avec leurs leçons quotidiennes, les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Heureusement qu'ils n'exigent de nous que de contribuer pour notre part aux dépenses que nécessite le soutien de ce système; ce que nous devons faire comme bons citoyens, d'autant plus que nous ne sommes pas forcés d'envoyer nos enfants à de telles écoles pour y recevoir à peu-près l'équivalent qui doit être donné pour les taxes collectées.

"Je souhaite que les amis de l'éducation ne soient point désappointés dans leurs espérances du bien qu'ils attendent de ce système; pour moi, qu'on me permette de le dire, j'estime qu'il ne convient nullement à un pays chrétien soit catholique soit protestant, qu'on n'y puisse s'adapter admirablement à l'état social d'un paganisme éclairé."

CONVERSIONS.—Une feuille anglaise "The Church and State Gazette" annonce la conversion des membres suivants des deux Universités: Rev. F. W. Trenow, B. A. St. John's College, Oxford; T. Maillard, C. Trinity College, Oxford; T. Priggett, C. St. John's College, Cambridge; J. Harper, Pembroke College, Oxford.

Nous traduisons verbatim l'article suivant de la même feuille:—

"MOUVEMENTS DES TRANSITIONNISTES ET DES ROMANISTES.—Miss Yates, de Charlton-Crest, Islington, et plusieurs autres Dames Transitionnistes ont été reçues dans l'Eglise Romaine par le R. P. Oakley, et on dit que plusieurs membres de la congrégation de St. Margaret's, Leicester, sont aussi sur le point de se joindre à l'Eglise de Rome.

"On assure que les principaux agitateurs ont signé un document qui porte que "si l'état présent des choses ne change pas entière-

ment, ils se croient obligés de quitter l'Eglise d'Angleterre, etc., etc., etc."

"Le bruit court que le Sacrement est conservé (réservé), comme dans l'Eglise Romaine, à St. Barnabé et dans d'autres Eglises transitionnistes, et cela avec la permission (quoique non formellement exprimée) de l'Evêque de Londres!

"Il paraît qu'avant que l'Eglise St. Barnabé fut construite, M. Head avait l'habitude de faire célébrer un service à la Vierge, et pour les âmes du Purgatoire, (service to the Virgin and for the souls in purgatory) dans la maison l'école où il était professeur. Il a fait célébrer aussi un service en l'honneur de l'Immaculée Conception, le jour de cette fête du calendrier romain.

"L'office romain pour les morts y était récité très-souvent, et M. Head est approuvé publiquement ces sortes de dévotions. Les salles de l'école (dont le clergé se servait alors) étaient ornées de plusieurs gravures romaines, telles que celles de la Vierge, des Saints etc. etc. etc. et la permission de l'Evêque de Londres était pendue à la muraille dans un cadre vitré!....

"Il paraît que M. Head apprenait soigneusement aux enfants à observer plusieurs cérémonies romaines, telles que de s'incliner au Gloria Patri, et autres parties du service, et en passant devant la table de communion etc, etc., et qu'il leur recommandait de ne jamais s'appeler protestants."

Un correspondant de la même feuille rapporte aussi la conversion du Dr. Galt, ex-recteur de Christ-Church, Southwark, et membre de Christ-College, Cambridge. Ce monsieur a fait son abjuration entre les mains d'un des Pères de la Compagnie de Jésus, de la rue des Postes, à Paris.—

### Le complot de Lyon.

Tout le monde sait qu'un complot socialiste a été découvert à Lyon. Mais jusqu'à ce jour, les feuilles démocratiques avaient soutenu que ce complot était une invention pure des réactionnaires, comme, par exemple, le plan de terrorisme avorté de Blanqui et de Louis Blanc au 16 avril, le coup de main du 15 mai 1848, la prise d'armes de juin de la même année, la levée de boucliers du 13 juin 1849, etc. Aujourd'hui, un journal qui reçoit souvent les communications du gouvernement, fait bonne justice des dénégations des feuilles rouges et de quelques organes du parti modéré qui ont en le tort de s'associer à ces dénégations intéressées.

Voici, en peu de mots, les détails que renferme le Constitutionnel de ce matin.

Vers le milieu d'octobre, une agitation des plus vives se manifesta à Lyon. On annonça dans la classe ouvrière, qu'un grand coup serait frappé le 10 au 12 novembre. A Besançon, à Avignon, à Marseille, les mêmes bruits circulaient. Genève, l'un des foyers de l'émigration révolutionnaire, était en proie à la plus vive émotion. Bientôt le gouvernement acquit la preuve que Lyon était le centre du mouvement, et qu'un ancien constituant, M. Gent, en était le chef principal. Des ordres d'arrestation furent immédiatement expédiés. A Lyon, à Aix, à Marseille, à Avignon, l'autorité mit la main sur les principaux conjurés.

Des caisses de poudre, des dépôts de fusils, des listes de conspirateurs furent saisis. Très-sont les faits principaux de cette grave affaire sur laquelle le Constitutionnel publie des documents de la plus haute importance.

Voici d'abord quelques extraits d'une lettre, adressée à M. Gent, et dont l'auteur, dit le

## FEUILLETON.

### LE MONTAGNARD

OU LES

### DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Tout-à-coup la porte s'ouvrit brusquement et Jacques entra. Il était pâle, agité.

Le marquis de Savernay leva la tête, et ses deux sourcils se froncèrent avec un mécontentement visible.

Pardon, pardon, M. le marquis, si j'entre ainsi, mais tout à l'heure, au milieu du silence, il m'a semblé entendre du bruit, j'ai cru que c'étaient les deux personnes que vous attendiez, et je me suis mis à observer attentivement, pour obéir au premier signal. Alors, j'ai vu des hommes... j'en ai compté dix au moins, qui paraissaient sortir du bois dans différentes directions et s'approcher de la maison.

En es-tu sûr? fit le marquis, qui cependant ne se leva pas, et dont le visage ne décela aucune émotion, tant c'était une de ces natures énergiques que tout danger, quel qu'il soit, trouve toujours calme et préparé.

Oh! oui... bien sûr, M. le marquis. Alors, écoute moi bien, Jacques, et retiens bien chacune de mes paroles; si tu ne l'es pas trompé, que je sois pris ou tué...

Oh! monsieur le marquis, interrompit le brave homme en joignant les mains.

Jacques, reprit tranquillement le marquis, nous vivons dans un temps où la mort peut trancher chaque heure de notre vie. Ne cherche pas surtout à me défendre, mais tâche de l'échapper; s'ils cernent la maison, c'est qu'ils ont connaissance de ma présence ici et leurs mesures sont bien prises. Tu iras... contente-moi bien, à l'endroit où la route de Nîmes fait un coude, et là tu attendras, jusqu'à ce que deux hommes à cheval arrivent. Tu leur diras: N'allez pas plus loin et retournez d'où vous venez. Puis tu iras rejoindre mon fils.

Je ferai ce que monsieur le marquis m'ordonne de faire, dit le vieux serviteur, qui écoutait l'oreille collée contre la porte.

Maintenant, Jacques, vas voir si tu n'es pas trompé, ajouta le marquis, de cette même voix tranquille et calme dont le timbre ne s'était pas altéré un instant.

Jacques sortit aussitôt; mais à peine était-il dans la pièce qui servait d'entrée au cabinet, que le bruit qu'il entendit du dehors ne lui laissa aucun doute sur la vérité de ses soupçons. Il monta l'escalier à la hâte, pour regarder par une petite lucarne qui lui servait d'observatoire, et il vit la maison jaune cernée de toutes parts. Le nom du marquis fut prononcé et parvint jusqu'à son oreille.

Le pauvre homme joignit les mains avec

un sentiment de profonde douleur, et descendit aussitôt promptement qu'il lui fut possible.

Le marquis toujours assis devant sa table, comme s'il n'eût été menacé d'aucun danger, brâla un à un des papiers après les avoir examinés avec attention.

Nous sommes perdus, monsieur le marquis, dit le digne serviteur d'une voix égarée en entrant de nouveau.

Allons, Jacques, que signifie cette pâleur, cet effroi? Est-ce le premier danger de cette nature qui nous menace et que nous courons ensemble? Au même moment, des coups frappés contre la porte et les contrevents des fenêtres retentirent du dehors.

Ce n'est pas pour moi que je tremble, dit Jacques, en se rapprochant du marquis. Qu'est-ce que cela me fait de mourir!

Le marquis lui tendit la main, puis sans répondre il tira de ses poches deux pistolets qu'il posa sur la table.

Les coups redoublaient et des voix tumultueuses criaient: Hoh! hé! là dedans! ouvre la baraque, si tu ne veux pas qu'on la brise.

Vas ouvrir, dit le marquis, et ferme cette porte à double tour en t'en allant.

Jacques essuya silencieusement deux larmes qui coulaient de ses yeux.

Si nous ne devons plus nous revoir, dit le marquis d'une voix affectueuse, adieu Jacques.

Adieu, monsieur le marquis, reprit le serviteur en posant ses lèvres sur les deux mains du marquis, que Dieu veuille sur vous, et qu'ils

fussent que ces gredins-là ne s'attaquent qu'à moi.

Le marquis de Savernay lui répondit par un sourire de douce résignation, et relevant Jacques qui s'était agenouillé: Vis, lui dit-il, mon ami, tu entends comme ils s'impatientent.

Elle était triste et touchante cette scène d'adieux suprêmes, au milieu des hurlements qui venaient du dehors comme des menaces de mort. La lumière vacillante ne jetait qu'une faible lueur dans la chambre et éclairait le visage du marquis, laissant dans l'ombre le vieux serviteur agenouillé à ses pieds.

Jacques était sorti, et le marquis tenant un pistolet de chaque main, attendait immobile comme l'ont été une statue.

J'y vais! j'y vais! cria Jacques en essayant de donner à sa voix l'expression de surprise d'un sommeil interrompu. Que diable! vous allez casser ma porte. Quand on vient à cette heure, on laisse au moins aux gens le temps de se lever.

En parlant ainsi, Jacques bouleversait son lit qui était dans un des coins de la chambre et jetait sur les draps sa veste et son gilet... Ça, voyons, que me voulez-vous, citoyens?

Nous voulons que tu ouvres?

A cette heure mon cabinet est fermé. Qu'est-ce qui te parle de ton cabinet? reprit aussidessus des autres une voix stridente qui était celle de Cassius.

Mais je suis seul ici et je suis couché. Ouvre tout de même, répondit la voix, ou

nous allons te faire danser une carmagnole soignée.

Jacques comprit qu'il était temps d'ouvrir. A peine la porte fut-elle entrebâillée, que Cassius entra en étendant ses deux mains devant la porte pour empêcher les autres de le suivre avant qu'il leur en eût donné la permission, car Cassius était un des hommes qui s'investissent en toute occasion du souverain pouvoir, et se nomment chef à l'unanimité partout où ils se trouvent. Ah! ça, vous autres, dit-il de cette voix rauque qui lui était particulière, gardez bien toutes les fenêtres, il ne s'agit pas de laisser échapper l'oiseau pour qu'on entre dans la cage. Et s'adressant à Jacques: tu dis que tu es seul, citoyen cabaretier, eh! bien tu peux te vanter d'avoir le sommeil dur.

Tout en parlant il s'approcha du lit, en arracha rudement la couverture, et posa une de ses mains sur le drap:

Tu n'étais pas couché?

Ah! par exemple!

Tu mens, ce lit est froid.

Jacques qui était loin de s'attendre à cette investigation, resta sans répondre.

Ça te chiffonne, citoyen cabaretier, reprit Cassius, j'ai deviné la chose;—allons, vite! si tu ne veux pas que je te fasse danser un phanther comme une lanterne, dis-nous où est l'autre.

Qui l'autre? reprit Jacques en feignant l'étonnement. Celui que nous cherchons, hurla Cassius